

je lui jouerais, elle m'appréciera.

Et avant que je pusse l'en empêcher, il avait posé la main sur le bouton de la porte. Elle n'était pas fermée et elle s'ouvrit immédiatement. Je le suivis à travers un corridor sombre vers une porte entr'ouverte à droite. Il la poussa, et nous nous trouvâmes dans une chambre pauvre, nue, avec un petit poêle à un bout, et quelques meubles grossiers.

Un jeune homme pâle était assis à une table travaillant à un soulier. Près de lui, mélancoliquement penchée sur un vieux piano était une jeune fille. Tous deux proprement mais pauvrement vêtus ; ils se levèrent en nous voyant entrer.

Pardonnez-moi, dit Beethoven avec un certain embarras ; pardonnez-moi, mais j'ai entendu de la musique et j'ai eu la tentation d'entrer. Je suis musicien.

La jeune fille rougit, et le jeune homme prit un air grave, presque sévère.

— J'ai entendu aussi quelques-unes des paroles que vous avez prononcées tout à l'heure, continua mon ami. Vous désirez entendre, c'est-à-dire... En un mot, voulez-vous me permettre de vous jouer un morceau ?

Il y avait quelque chose de si étrange, de si brusque dans cette affaire et en même temps de si charmant dans les manières de celui qui venait de parler, que la glace fut rompue en un instant et tout le monde sourit involontairement.

— Je vous remercie, dit le jeune artisan, mais notre piano est mauvais et puis nous n'avons pas de musique.

— Pas de musique ! comment donc alors faisait mademoiselle ?

Il s'arrêta court et rougit profondément, car la jeune fille venait de se tourner vers lui, et à ses yeux tristement voilés, il avait reconnu qu'elle était aveugle.

— Je vous supplie de me pardonner, murmura Beethoven ; mais je n'avais pas remarqué tout d'abord. Alors vous jouez de mémoire ?

— Entièrement.

— Et où avez-vous entendu cette musique ?

— J'ai entendu une dame qui était notre voisine à Brühl, il y a deux ans, répondit la jeune fille. Pendant les soirées d'été, la fenêtre était toujours ouverte, et je me promennaiis devant sa fenêtre pour écouter.

— Et vous n'avez jamais entendu d'autre musique.

— Jamais, excepté celle qu'on joue dans les rues.

La jeune aveugle paraissait très émue. aussi Beethoven n'ajouta-t-il pas une parole de plus. Il s'assit au piano et commença à jouer. Il n'avait encore touché que quelques notes que je devinai ce qui allait suivre et combien il serait sublime. Je ne fus pas trompé. Jamais, non jamais durant les longues années que j'ai connu, je ne l'entendis comme il joua ce soir-là, pour la jeune aveugle et son frère.

Nous l'écoutions, la respiration suspendue. Le frère et la sœur étaient muets d'étonnement et comme stupéfiés. Le premier avait mis de côté son ouvrage ; l'autre, la tête légèrement inclinée, s'était approché du piano et tenait les mains jointes sur sa poitrine, comme si elle eût craint que les battements de son cœur interrompissent ces accents d'une douceur infinie. Il nous semblait que nous étions dans un rêve délicieux et notre seule crainte était de nous éveiller trop tôt.

Soudain la flamme de la seule chandelle qui éclairât la chambre vacilla ; la mèche consumée jusqu'au bout, tomba et s'éteignit. Beethoven s'arrêta ; j'ouvris les volets pour laisser pénétrer les rayons de la lune. — L'on y voyait dans la chambre presque autant qu'auparavant et la clarté qui environnait le piano avait quelque chose de fantastique.

Mais cet incident parut avoir rompu la chaîne des idées de Beethoven. Sa tête tomba sur sa poitrine, ses mains se posèrent sur ses genoux et il demeura plongé dans une profonde méditation.

Il resta ainsi quelque temps. Enfin le jeune artisan se leva, s'approcha de lui et lui dit d'une voix basse et respectueuse :

— Homme merveilleux, qui êtes-vous donc ? Beethoven releva la tête et le regardait d'un